

La fabrique de la cogne

Capital corporel et travail corporel
chez les boxeurs professionnels *



Loïc Wacquant

Rémi 1995

L'un des traits paradoxaux des récentes études sociales sur le corps est qu'on y rencontre rarement des corps réels, vivants, faits de chair et de sang. Les livres parus ces dernières années sur le sujet regrettent à juste titre l'oubli du corps par la sociologie et sa marchandisation dans la société¹ ; ils élaborent des typologies analytiques de son gouvernement social², méditent sur la dualité de ses dimensions physique et communicationnelle³, ou font l'exégèse des manières dont il a été récemment traité par la théorie culturelle, notamment en France⁴. Mais ils n'offrent le plus souvent que peu d'aperçus des pratiques et des représentations concrètes qui constituent le corps humain comme « *accomplissement pratique continué* », pour emprunter une expression d'Harold Garfinkel. Malgré sa croissance rapide et son extrême dispersion⁵, la jeune sociologie du corps n'a prêté que peu d'attention aux diverses manières dont des mondes sociaux spécifiques investissent, façonnent et déploient les corps humains, ainsi qu'aux pratiques d'incorporation par lesquelles les structures sociales sont concrètement intériorisées par les agents qui y participent.

L'objet de cet article est de pallier à cette lacune au moyen d'une recherche ethnographique sur la structuration sociale du capital et du travail corporels chez les boxeurs professionnels d'une métropole américaine. Il explore comment les praticiens d'un art corporel particulier (le pugilisme), insérés dans un milieu social qui met à l'honneur la force et la prouesse physiques (le ghetto noir contemporain), conçoivent, s'approprient, et rationalisent – au sens à la fois de Weber et de Freud – l'usage de leur corps comme *forme de capital*. À partir de l'ethnographie d'une salle de boxe et d'observation participante du monde quotidien de ses membres conduite durant quatre ans dans le quartier du *South Side* de Chicago, il s'appuie sur trois grands types de données : mes notes de terrain et mes expériences personnelles d'apprenti boxeur ayant acquis le métier *in situ* – assez en tout cas pour participer au grand tournoi amateur

1 – Barry Glassner, *Bodies*, New York, G. P. Putnam, 1988.

2 – Bryan S. Turner, *The Body and Society. Explorations in Social Theory*, Oxford, Basil Blackwell, 1984.

3 – John O'Neil, *Five Bodies. The Human Shape of Modern Society*, Ithaca, Cornell University Press, 1985.

4 – Randy Martin, *Performance as Political Act. The Embodied Self*, New York, Bergin and Garvey, 1990, p. 13-80.

5 – Jean-Michel Berthelot et al., *Current Sociology*, vol. 33, n° 2 (« Les sociologies et le corps »), Londres, Sage Publications, 1985 et Arthur W. Frank, « Bringing Bodies Back : A Decade Review », *Theory, Culture, and Society*, vol. 7, n° 1, 1990, p. 131-162.

* Version écourtée de l'article « Pugs at work. Bodily Capital and Bodily Labor among Professional Boxers », paru dans *Body & Society*, vol. 1, n° 1, 1995. Traduit de l'américain par Sébastien Chauvin et Juan-Miguel Pérez, révisé par l'auteur.

6 – Loïc Wacquant,
« Corps et âme : notes
ethnographiques d'un apprenti-
boxeur », *Actes de la Recherche
en Sciences Sociales*, n° 80,
novembre 1989, p. 33-67 et
« "Busy Louie" aux Golden
Gloves », *Gulliver*, n° 6,
avril-juin 1991, p. 12-33. Voir
également *Corps et âme. Carnets
ethnographiques d'un apprenti
boxeur*, Marseille, Agone, 2000.

7 – Les 50 boxeurs interviewés
représentent la quasi-totalité
de l'univers des pugilistes
professionnels en activité dans
la région métropolitaine de
Chicago-Gary au moment de
l'enquête (été 1991).
Ils comprennent 36 Noirs
(dont 2 provenant des Caraïbes),
8 Blancs, 5 Porto-Ricains,
et un Mexicain. Ces entretiens
semi-ouverts d'une durée
moyenne de deux heures ont
généralisé plus de 2000 pages
de transcription.

8 – Joyce Carol Oates,
On Boxing, Garden City,
Doubleday, 1987, p. 5.

9 – Les « noms de ring » que
se donnent les boxeurs, tôt
dans leur carrière, font souvent
référence aux atouts spécifiques
qu'ils possèdent, comme la
vitesse de mains, la puissance de
frappe ou la force pure. Ainsi de
Meldrick « TNT » Taylor, Roberto
« Manos de piedra » Duran et
« Iron » Mike Tyson, pour ne citer
que ces trois récents champions.
Parmi les surnoms
des boxeurs du grand Chicago,
on trouve « Le Rocher »
(« *The Rock* »), « L'Orage »
(« *Thunderstorm* »), « Speedy »,
« La Fléchette » (« *The Dart* »),
et « le Serpent » (« *The Snake* »).

10 – Pierre Bourdieu,
« The Forms of Capital »,
in John G. Richardson (sous la
direction de), *Handbook of Theory
and Research for the Sociology
of Education*, New York,
Greenwood Press, 1986, p. 241.
Pour une discussion du concept
général de capital et de ses
diverses espèces, voir Pierre
Bourdieu et Loïc Wacquant,
*An Invitation to Reflexive
Sociology*, Chicago,
The University of Chicago Press ;
Cambridge, Polity Press, 1992,
p. 115-120 ; pour une élaboration
conceptuelle, Michel Grossetti,
« Métaphore économique et
économie des pratiques »,
Recherches Sociologiques,
vol. 17, n° 2, 1986, p. 233-246.

des *Chicago Golden Gloves* et pour mettre régulièrement les gants
avec des boxeurs professionnels⁶ ; des entretiens approfondis avec
cinquante pugilistes professionnels et une trentaine d'entraîneurs,
managers et autres promoteurs, et divers agents de la profession
comme les soigneurs (« *cutmen* »), les arbitres et les organisateurs
de match actifs sur Chicago et ses environs ; la lecture des publica-
tions spécialisées, reportages de la presse pugilistique et autobio-
graphiques de champions et d'entraîneurs de renom⁷.

Le capital corporel

En entrant dans une salle de boxe (*gym*), on ne peut manquer
d'être frappé par la vue et les sons des corps omniprésents et cap-
tivés par l'étrange spectacle qu'ils offrent, semblable à un ballet : les
uns glissent à travers le ring, se heurtant et se saisissant, les pieds
couinant sur l'épais tapis bleu ; les autres s'avancent et se reculent
à pas comptés devant un miroir ou virevoltent en boxe simulée
autour d'un adversaire imaginaire ; d'autres encore tournent inlas-
sablement autour de lourds sacs suspendus au plafond ou taquinent
la poire de vitesse avec un bruit de mitrailleuse, ou sautent à la corde
en rythme et se plient en deux pour d'interminables séries d'ab-
dominaux, tous à l'unisson, abdos en tablettes de chocolat, torses
ciselés, quadriceps saillants, dos sculptés, fesses et cuisses fermes,
visages grimaçants et luisants de sueur, autant d'indices visibles du
travail corporel qui fait le métier du pugiliste. Sur les murs, des pos-
ters exhibent le physique durci, taillé, tendu des champions et reçoivent
l'admiration de tous, comme autant de modèles silencieux
qui, dans des poses stéréotypées, poings fermés et muscles bandés,
une ceinture de championnat autour de l'épaule ou de la taille,
se présentent comme des étalons vivants auxquels se mesurer.

C'est peu de dire que la boxe est un univers centré sur le corps.
Joyce Carol Oates l'avait noté avec perspicacité : « *Tout comme
le danseur, le boxeur "est" son corps, et s'identifie totalement à
lui*⁸. » Cette équation est bien connue et ressentie par les pugilistes
car leur organisme est la mesure et l'épicentre de leur vie, à la fois
le *siège*, l'*instrument*, et l'*objet de leur labeur* quotidien, le moyen
et le résultat de leur effort professionnel – « *c'est ton atout : tu
sais, sans ton corps tu vas pas faire grand chose* », chuchote l'un
de mes camarades de ring dans les vestiaires tout en se bandant
les mains⁹. Et toute leur existence est consacrée à sa manipula-
tion dans le but exprès de le façonner et de l'entretenir. Si, à la
suite de Pierre Bourdieu, on définit le capital comme du « *travail
accumulé (sous forme objectivée ou sous forme incorporée) qui,
lorsqu'il est approprié de manière privée, c'est-à-dire exclusive,
par des agents ou des groupes d'agents, leur permet de s'appropri-
er l'énergie sociale sous la forme de travail réifié ou de travail*

vivant »¹⁰, alors on peut concevoir les boxeurs comme des détenteurs ou même des *entrepreneurs en capital corporel*¹¹ d'un type particulier ; et la salle de boxe où ils passent le gros de leur journée comme une machine sociale visant à convertir ce capital corporel abstrait en *capital pugilistique*, i.e., à impartir au corps du boxeur professionnel un ensemble d'habilités et dispositions susceptibles de produire de la valeur dans le champ de la boxe professionnelle, sous forme de reconnaissance, de titres et de flux de revenus. Un partenaire d'entraînement à qui je demandais pourquoi il avait décidé de « passer pro » eut cette réponse frappante : « *J'ai juste été un petit mec noir qu'a essayé d' monter sa boîte à lui avec ses deux poings* »¹². »

Le corps du boxeur est simultanément son moyen de production, la matière première avec laquelle et sur laquelle lui et ses partenaires (entraîneur et manager) doivent travailler et, pour une bonne part, le produit somatisé de son entraînement passé et de son mode de vie présent. *Capital corporel et travail corporel sont donc liés par une relation récursive* qui les rend intimement dépendants l'un de l'autre. Le boxeur utilise ce que Marx¹³ appelle « *les forces naturelles de son corps* » pour « *s'approprier* » cet élément particulier de la nature qu'est le corps propre de sorte à optimiser la croissance de ses forces. Bien géré, ce corps est capable de produire une valeur supérieure à celle qui y a été « *investie* ». Mais pour cela il est indispensable que le boxeur connaisse ses limites intrinsèques, étende ses pouvoirs sensori-moteurs et resocialise sa physiologie en accord avec les exigences et la temporalité spécifiques du jeu. Le corps du boxeur est en outre un système de signes, un canevas symbolique qu'il doit apprendre à déchiffrer pour le valoriser et le protéger, mais aussi pour savoir l'attaquer. Car la boxe a ceci d'unique que le corps du combattant est à la fois l'arme de l'assaut et la cible à détruire.

À l'instar de tout capital fixe et de tous les organismes vivants, le corps du boxeur possède tout d'abord des limitations structurelles inhérentes, à commencer par une espérance de vie limitée. Comme le note Emanuel Steward, le célèbre entraîneur-manager et fondateur du Kronk Gym de Detroit, « *le corps humain c'est comme une automobile. T'as un certain kilométrage dans le coffre et après ça c'est fini* »¹⁴. Les boxeurs ont un sens aigu de leur dépendance vis-à-vis de leur corps et de sa finitude temporelle : « *J'vois mon corps comme* (claquement de langue) *ma vie, un truc que j'dois vraiment ménager, quoi, pour être parfait* » dit un poids-légers afro-américain en ascension. « *Faut prendre soin d' ton corps – quand t'as détruit ton corps, (d'un air grave) t'as plus qu'à raccrocher* », ajoute un poids moyen qui a récemment déménagé dans un quartier excentré du South Side. Ce qui explique que les boxeurs doivent gérer finement l'utilisation de leurs atouts physiques dans le temps¹⁵ : il leur faut demeurer dans la catégorie amateur assez

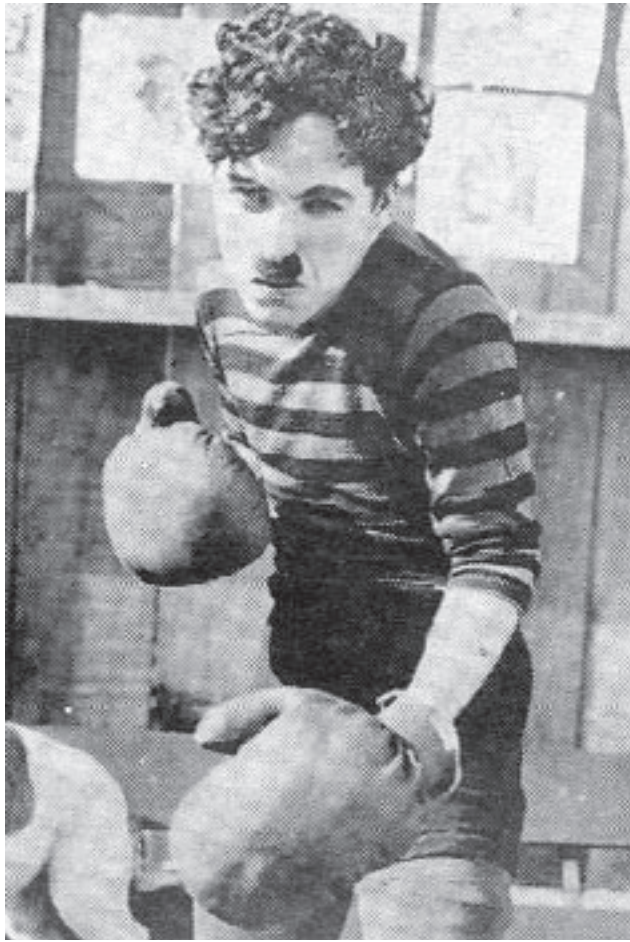
11 – Je laisserai de côté la complication introduite par le fait que la plupart des boxeurs professionnels sont légalement liés aux managers qui, par contrat, jouissent des droits exclusifs sur leur performance entre les cordes. On peut dire, pour aller vite, que les boxeurs *possèdent* leur capital corporel alors que les managers sont *propriétaires du droit de le convertir* en valeur pugilistique (potentielle). Ce qui importe pour la présente analyse est que ce sont les boxeurs qui détiennent la maîtrise de leur corps au sens phénoménologique.

12 – Les mots ou les expressions entre guillemets et en italiques sont soit tirés d'entretiens et de conversations de salle avec des boxeurs et des entraîneurs, soit des expressions qui font partie du « stock de connaissance » ordinaire partagé par les membres de l'univers pugilistique. Sauf mention contraire, les italiques dans les citations sont celles du locuteur.

13 – Karl Marx, *Capital*, [1867], New York, Vintage, 1977, vol. 1, p. 173.

14 – Daniel Halpern, « Distance and Embrace », in Joyce Carol Oates et Daniel Halpern (sous la direction de), *Reading the Fights*, New York, Prentice-Hall Press, 1988, p. 278.

15 – Loïc Wacquant, « Corps et âme », *op. cit.*, p. 62-67.



Charlot boxeur, 1915

16 – Certains promoteurs se spécialisent dans la fourniture de « capital corporel d'occasion », c'est-à-dire de boxeurs « grillés » ou de « faire valoir » (*opponents*) qui offrent une résistance vaillante mais sans risque à des boxeurs d'avenir qui ont besoin de se constituer un palmarès. Ils sont connus dans le métier comme « vendeurs de chair à canon » (pour une description du trafic des « *opponents* », lire Steven Brunt, *Mean Business. The Rise and Fall of Shawn O'Sullivan*, Harmondsworth, Penguin, 1987, p. 200 sq et Michael Shapiro, « *Opponents* », in Joyce Carol Oates et Daniel Halpern, *Reading the Fights*, op. cit., p. 242-249).

longtemps pour y acquérir de l'expérience mais pas trop pour éviter de s'user et de se retrouver « gelé » dans le moule amateur ; il leur faut se pousser constamment à l'entraînement et rester au top de leur forme au cas où on leur offrirait un combat à l'improviste (en remplacement de dernière minute d'un autre boxeur blessé, par exemple) mais aussi prendre garde de ne pas s'épuiser ou s'abîmer en salle et, quand ils en ont les moyens (notamment lorsqu'ils sont protégés par un manager ou un promoteur influent) différer ou espacer les combats éprouvants contre des « *clients sérieux* » – il suffit parfois à un boxeur de prendre une seule « *dérouillée* » pour qu'il épuise sa capacité à l'encaisse et se retrouve « *grillé* » (*shot*). L'obsolescence pugilistique se décrit en terme d'érosion corporelle et la profession a développé un vaste vocabulaire pour désigner ces boxeurs qui continuent à tourner sur les rings en dépit de la dévaluation flagrante de leur capital corporel : un pugiliste qui est « *fini* » se voit traiter de « *sac de frappe* » (*punching bag*) ou, plus cruellement, de « *barbaque* » (*dead meat*)¹⁶.

Du jour où il fait son entrée à la salle d'entraînement jusqu'à ce qu'il « *racroche les gants* » et se retire du métier, le corps du boxeur est l'objet d'une attention de tous les instants. La première chose que note le vieux coach du club de Woodlawn (un entraîneur de « *la vieille école* », estimé dans tout le pays et qui fut mon mentor) lorsqu'une nouvelle recrue entre dans son bureau pour s'inscrire, c'est le « *matériau* » physique qu'il apporte, la matière brute qu'il va devoir sculpter et développer : sa taille, son poids (qu'il estime visuellement à la livre près), le volume aussi bien que la forme de son corps, carré ou rond, droit ou courbe, son maintien et sa motilité, raide et rigide ou souple et relâchée, l'épaisseur de son cou et de ses poignets, la forme de son nez et de l'orbite de ses yeux. Je l'ai souvent entendu sermonner que Mohammed Ali avait été béni de posséder les atouts corporels qui étaient les siens : une mâchoire de granit, un poulx lent comme celui du serpent qui lui permettait de mobiliser d'énormes bouffées d'énergie et de se remettre des coups avec une rapidité exceptionnelle, un visage arrondi qui n'enflait pas et lui

donnait une large vision périphérique, et une excellente peau qui ne se laissait pas tailler, contrairement à celle de son ennemi juré, Joe Frazier, dont le visage se transformait en bouillie de chair au fil de leurs combats titanesques.

À l'instar de la fameuse « *tale of the tape* » (liste des mensurations) diffusée avant chaque match télévisé, l'évaluation approfondie des plus grands pugilistes couramment établie par les magazines de boxe implique la mesure et le classement de leurs attributs physiques, endurance, puissance (capacité à mettre ses opposants KO) et « *menton* » (*chin*, la capacité à encaisser les coups à la mâchoire). Les jugements se résument en une appréciation des parties stratégiques du corps. Le « *KO closeup* » du champion des poids léger Joey Gramache est typique de cette obsession pour le corps :

« *Style : C'est un boxeur original et polyvalent qui possède des mains véloces et un bon mouvement latéral. C'est un excellent boxeur en contre. Doté d'une puissance surprenante, il use en général ses opposants et en vient à bout par l'accumulation des coups.*

Points forts : *Sa vitesse de mains et de pieds est son plus grand atout. Elle lui permet de marquer rapidement puis d'esquiver le contre de son rival. Il lance un bon crochet du gauche au corps, bien qu'il oublie parfois de l'utiliser. Ne montre aucune peur de son adversaire.*

Points faibles : *Visage très éprouvé au fil du combat.»*
(*KO Magazine*, décembre 1991).

La dotation somatique héritée du boxeur (notamment la structure de sa musculature et de son squelette) est capitale car elle prédétermine largement le style et la stratégie de jeu qu'il devra adopter en sélectionnant les outils avec lesquels il lui faudra œuvrer, tant à l'attaque qu'en défense. Les pugilistes filiformes et élancés tendent à devenir ce que le jargon professionnel appelle des « *boxers* », c'est-à-dire des « *stylistes* » qui combattent de loin en utilisant l'allonge, la vitesse et la technique pour maintenir leur opposant à distance de sorte à accumuler les points ou à créer une ouverture



Beb-deum, *Rhinite féroce*

pour un éventuel KO. Les boxeurs plus petits et trapus dotés d'un tronc épais et puissant, par contre, seront généralement des « *fighters* » – qu'on appelle aussi « *cogneurs* » (*sluggers*) ou « *bagarreurs* » (*brawlers*) – qui vont au feu et marchent constamment sur leurs adversaires pour les user par des attaques répétées de près et des corps-à-corps. La correspondance qui s'établit entre capital corporel et style pugilistique est illustrée par cet extrait d'une conversation de salle dans laquelle un manager connu de la place parle d'un boxeur grand et longiligne, connu pour sa rapidité et son allonge mais manquant de puissance corporelle :

« MANAGEUR : *Jay y peut combattre avec un mec comme T. [champion du moment dans sa catégorie], il se débrouillerait bien avec. Mais je sais pas comment il s'en sortirait avec un mec vraiment coriace qui va venir à lui, lui mettre la pression. Je crois qu'il va avoir des problèmes, parce que je le vois pas devenir plus puissant. Tu sais que t'es pas puissant : t'es ce que t'es. T'as qu'un certain nombre de trucs que tu sais faire. Un mec petit va pas s'étirer et d'un coup devenir un grand.*

LOÏC : (rires) *Ouais, c'est ce que Vinnie [un boxeur qui s'entraîne sur le ring en face de nous] était en train de dire.*

MANAGEUR : *Et c'est bien ça le problème, Vinnie est vraiment petit. Il est petit, il est bien de trop petit pour son poids [1m 65 pour 64 kilos]. Mais il est coriace. Coriace, robuste, c'est un mec très coriace. Donc en un sens c'est comme ça qu'il compense. C'est ce qui faut qu'y fasse. Vibbie il serait bien monté s'il se mettait en retrait à essayer de "boxer" quelqu'un. Faut qu'il maintienne la pression parce que pour lui y a pas d'autre moyen de, euh, de se "bagarrer". Il peut rien faire d'autre que d'être un mec rude, coriace, agressif. C'est la seule façon... [...]*

LOÏC : *Alors vraiment, le corps, il y a des limites...*

MANAGEUR : *Ça détermine pour une grande part ce que t'as. La seule chose à faire avec ça, c'est d'essayer, de prendre un jeune comme ça et de lui apprendre à enchaîner les coups pour pas encaisser tout ce qui lui arrive dessus. Mais il faut qu'il... faut simplement qu'il soit un mec agressif, qui rentre dedans et qui lance des crochets et des coups lourds parce que c'est tout ce qu'il peut faire. Son style va l'empêcher de faire quoi que ce soit d'autre.*



Siné, *Dessins politiques*, 1965

Loïc : *Est-ce que des fois vous tombez sur des gars qui ont le physique d'un "cogneur" mais qui veulent rester à l'arrière pour "boxer" ?*

MANAGEUR : *C'est ça, c'est ça. Et ça marche pas. Plein de fois, t'as des boxeurs qui combattent pas dans le style que leur corps dit qu'ils devraient. T'as des exceptions à toutes les règles. »*

Le style, à son tour, affecte la longévité : la règle veut que les bagarreurs (ou les boxeurs en contre) aient des carrières plus courtes que les stylistes (ou les « *boxer-punchers* ») du fait de l'usure physique plus importante qu'il subissent sur le ring¹⁷. Mais l'anatomie n'est pas un destin. Il ne faut pas oublier que, loin d'être le tégument biologique interchangeable de l'esprit, l'organisme humain est un « *sujet actif, qui se transforme lui-même* »¹⁸. Le corps diffère de la plupart des autres instruments de production par son degré de flexibilité ; dans les limites de certains paramètres, il peut être rénové, rééquipé et restructuré. Même les processus physiologiques de base, tels que notre système respiratoire ou notre pression sanguine, sont sujets à des influences sociales¹⁹ et nombre de mécanismes métaboliques et homéostatiques de notre organisme peuvent être délibérément modifiés par un entraînement intensif²⁰. La salle de boxe est une usine sociale pour modeler les corps humains en virtuelles « machines à combattre ». Comme le dit un entraîneur vétéran d'une salle du South Side : « *J'aime bien créer un monstre, juste voir c'que je crée... comme le maître Frankenstein : j'ai créé un monstre, j'ai un combattant, j'ai créé un bon combattant, même différence. »*

17 – D'un autre côté, les boxeurs qui ont une puissance de frappe exceptionnelle peuvent avoir de longues carrières s'ils parviennent à mettre leurs adversaires KO tôt dans le match, ce qui raccourcit d'autant le nombre de minutes passés entre les cordes.

18 – Peter E.S. Freund, « Bringing Society into the Body : Understanding Socialized Human Nature », *Theory and Society*, vol. 17, n° 6, 1988, p. 839-864.

19 – F. J. J. Buytendijk, *Prolegomena to an Anthropological Physiology*, Pittsburgh, Duquesne University Press, 1974.

20 – Laurent Arsac, « Le corps sportif, machine en action », in Claude Genzling (dirigé par), *Le Corps surnaturé. Les sports entre science et conscience*, Paris, Éditions Autrement, « Sciences en société », n° 4, avril 1992, p. 79-91.

Le travail corporel

Le corps peut être profondément remodelé d'abord en termes de volume et de forme. Tout amateur de boxe connaît la transformation opérée par le champion mi-lourd Michael Spinks qui, pour remporter la ceinture de champion du monde des poids lourds en 1985 est passé de 85 à 100 kilos en sculptant ce que l'on pourrait appeler « *un nouveau corps* »²¹. Grâce à un programme d'entraînement mêlant sprint et aérobic à un régime alimentaire spécial – trois repas de 5 500 calories par jour saturés de glucides et de protéines, complétés par un savant mélange de vitamines, de sels minéraux, de polymères de glucose et d'acides aminés – Spinks est parvenu à gagner 15 kilos en sept mois alors même que son pourcentage de graisse dans le corps chutait de 10 à 7,2 %²². Il est à noter que la plupart des novices font le trajet inverse : ils perdent rapidement un nombre important et inattendu de kilos tout en gagnant en masse musculaire. Lorsque je suis moi-même entré au *gym*, je considérais que mon poids de 70 kilos constituait un bon poids d'athlète mais j'ai vite découvert que mon « *poids de combat* » (« *fight weight* ») se situait autour de 60 kilos.

21 – Joyce Carol Oates, *On Boxing, op. cit.*, p. 7.

22 – Robert Cassidy, « Fistic Training Goes High-Tech », *World Boxing*, octobre 1991, p. 36.

Les boxeurs se façonnent également une armure musculaire particulière par des exercices leur permettant de renforcer et de faire grossir le volume des parties du corps dont ils ont le plus besoin pour se protéger (épaules, abdominaux, biceps) ou pour y puiser leur endurance et leur force de frappe. Cependant, hormis quelques exercices spécifiques, tractions du cou avec un casque lesté de poids afin de durcir les muscles cervicaux pour mieux encaisser les chocs, ou presser une balle en styrofoam avec la main, le physique sculptural du boxeur est le produit d'un travail d'entraînement sans relâche, préparation universelle de tout pugiliste : course à pied, boxe simulée (*shadow-boxing*), travail de frappe sur divers types de sacs et sur des palettes de cuir tendues par son entraîneur, saut à la corde, assouplissements et séances de *sparring* (assauts d'entraînement). Contrairement aux idées reçues, les boxeurs ne font pas d'exercices de musculation, les entraîneurs étant presque tous contre l'haltérophilie car, selon eux, elle engendre une musculation excessive et diminue l'endurance, l'agilité et la vitesse de mains. Et puis, bien-sûr, le corps du boxeur est continuellement reformé par le combat lui-même, à travers les blessures et l'usure normale consécutive au fait d'être percuté à répétition. Un jour, après une session de *sparring* particulièrement vive où j'avais su résister aux rudes attaques de mon partenaire, mon entraîneur me fit remarquer : « *Ton pif saigne plus et rougit plus comme avant... Louie, tu commence à ressembler à un vrai boxeur* ²³. »

La plupart des boxeurs aiment à travailler *avec* et *sur* leur corps et ils apprécient les efforts ardues requis par leur entraînement, en dépit de son caractère monotone et répétitif. Un mi-lourd qui travaille à temps partiel comme personnel de sécurité compare la préparation pour un match au modelage de l'argile : « *Tu vois des parties de ton corps qui commencent à se développer... Tu sens que la douleur s'en va* (il claque les doigts). *Tu sais ? Tout ça ! D'un seul coup ! Alors, tu t'ens frais, [tu sens] ton oxygène, c'est génial ! Tu t'ens prêt, t'as l'impression que tu pourrais frapper un mur d'acier !* » Un poids mi-moyen de 28 ans récemment sorti des Marines parle avec lyrisme de la récompense inhérente à l'entraînement et à l'exaltation sensuelle qu'il procure :

« [Ce que j'aime le plus c'est] *juste comment je me sens quand j'suis en forme, parce que quand t'es en forme, tu sais, tu te sens bien, tu te sens mieux, tu sais que t'es plus frais et que ton corps est plus fort, tout, tout devient plus facile et même quand tu boxes t'as le rythme avec toi, c'est un rythme qui est en toi... Et là, c'est là que tu sais que t'es en forme, tu vois quand j'suis en forme, je sens ce rythme-là et j'ai l'impression que je pourrais frapper un truc avec mon regard et ma main le frapperait aussi, tu piges ?* »

Acquérir cette sensibilité corporelle particulière qui fait un boxeur accompli suppose un processus lent et prolongé. Rien ne s'opère par un acte de volonté ou par un transfert conscient d'infor-

23 – Les transformations du corps peuvent prendre une forme plus extrême dans le cas de ces boxeurs qui, dans « l'ancien temps », avaient les terminaisons nerveuses de leur nez brûlées ou subissaient une ablation chirurgicale du cartilage du nez pour prévenir des fractures potentielles qui auraient pu menacer leur vie (en projetant des morceaux d'os dans le cerveau), puis se faisaient replacer ce cartilage une fois leur carrière bouclée.

mation ; l'éducation du combattant requiert plutôt une incarnation imperceptible des schèmes mentaux et corporels immanents à la pratique pugilistique qui n'admet ni systématisation ni médiation discursive ²⁴. Cette auto-transformation progressive du corps s'apparente par là à un processus de sédimentation dans lequel la maîtrise pratique des *gestalts actionnels* constitutifs de la boxe « *s'infiltré insensiblement jusqu'au fin fond de l'organisme* » ²⁵. Il faut du temps pour que le corps d'un boxeur se refasse et « mûrisse » au jeu. La plupart des entraîneurs sont d'accord sur ce point : produire un amateur expérimenté demande quatre années ; et il faudra compter trois années supplémentaires pour (ré)apprendre le jeu en tant que professionnel ²⁶.

Car la boxe est un sport total qui requiert de dresser la quasi-totalité des sens et des muscles à exécuter correctement les gestes requis et à résister à la rude épreuve exténuante du combat. Par exemple, lorsqu'un pugiliste travaille seul en « *shadow-boxing* », il doit constamment surveiller toutes les parties de son corps et synchroniser un grand nombre de mouvements, parmi lesquels le placement, l'orientation et le déplacement de ses pieds, son équilibre et sa tension musculaire, la trajectoire, la hauteur, la vitesse et la position de ses mains, de ses coudes et de son menton, cela tout en visualisant un adversaire qui lâche sur lui des coups dans un enchaînement rapide de mouvements défensifs et offensifs. Les instructions données par un entraîneur à un jeune poids welter pendant que celui-ci fait ses gammes en solitaire sur le ring méritent d'être citées *in extenso* car le flux continu qu'elles forment donne idée de l'intensité du travail corporel qu'implique cet exercice à première vue simple :

« *Tourne l'épaule, allez, baisse le menton, avance derrière ton jab, avance derrière ton jab, ton menton est trop haut, trouve-moi une bonne niche, trouve-moi un bon coup, allez, garde tes mains bien hautes, les mains bien hautes. C'est ça, glisse-toi derrière, ne reste jamais sans bouger, bouge tout l'temps, en tournant, tourne tout l'temps, voilà le jab que j'veux, reviens derrière ton jab, un coup derrière ton jab, un crochet derrière ce jab, tourne l'épaule, tourne le cul, tourne la main quand tu l'frappes, tout ce que je veux c'est que tu enchaînes tout ça, allez. Ça va, travaille, ça va chauffer, plus tu travailles mieux tu seras. Ton équilibre, quand t'en lances trois ou quatre, tu devrais pouvoir en lancer encore quatre ou cinq autres, c'est ça l'équilibre, baisse-toi encore, baisse-toi encore, relax, tout va bien. Allez, rapide, rapide le punch, rapide, court et rapide, entre ses bras, entre ses bras. C'est ça, rapide, marche vers l'avant – tes pas doivent suivre les coups, et par en dessous, et suis l'mouvement quand tu lances cette droite, ne commence pas avec cette droite, allez, c'est ça reviens avec – à chaque fois que tu lances une droite, reviens en défense, au boulot ! Allez, allez, remets-toi en position et punche, frappe-le là où*

24 – Loïc Wacquant, « The Social Logic of Boxing in Black Chicago : Toward A Sociology of Pugilism », *Sociology of Sport Journal*, vol. 7, n° 3, septembre 1992.

25 – Drew Leder, *The Absent Body*, Chicago, The University of Chicago Press, 1991, p. 32.

26 – L'écrasante majorité des champions sont sur le ring depuis leur adolescence. Mohammed Ali a commencé à boxer à l'âge de 12 ans, Sugar Ray Leonard à 14 et Mike Tyson à 13. Une majorité des boxeurs classés de Chicago sont des vétérans de la salle d'entraînement qui ont « *chaussé leurs premiers gants* » entre 12 et 16 ans.



Combat des boxeurs anglais et américains (Tom Sayers et John Heenan), à Aldershot (Angleterre), le 17 avril 1860

« On se battait à Londres pour lire les péripéties émouvantes de ce combat auquel l'esprit de nationalité ajoutait un plus vif intérêt ; les coups de poings assésés, les os brisés, les nez écrasés ont été comptés, pesés, détaillés dans cette langue particulière au Ring qui croit dissimuler l'horrible du fait en travestissant les mots ; le sang, c'est le claiet ; le nez, le ronfleur ; la bouche, c'est le piège aux pommes de terre, etc., etc. »

Fontaube,

« La boxe en Angleterre », *Le Monde Illustré*, n° 162, 19 mai 1860, p. 324

il faut, frappe au corps et puis à la tête, corps et tête, il se baisse, réplique avec des uppercuts, allez, continue, garde ta main gauche bien relevée, tu la laisses tomber la main gauche, relève-la, les coudes bien repliés, ne baisse pas ta garde, lui donne pas d'ouvertures, fais des petits pas, rapides en esquivant, tu esquives et tu reviens, bouge toujours, toujours en équilibre, en tournant, en tournant, c'est ça, en pivotant ! J'aime bien comment tu pivotes, s'il avance sur toi, tu pivotes, tu le laisses venir, son poids sur toi, et snap – snap – snap, fait claquer, rapides les coups, c'est ça, allez, l'épaule, et ton derrière et tes mains, fais tourner tout ça, tourne voilà, claque-claque, rapide, des deux mains, des deux mains. [plus fort] Trente secondes ! Laisse partir, ça part maintenant ! Allez fiston, travaille-moi tout ça, c'est ça, garde ton équilibre, garde toujours le contrôle, c'est toi qui mènes le jeu, c'est ça, fais ce que tu veux de lui, mène-le où tu veux, mène-le avec toi, lance-moi ce crochet du droit c'est ça ! [soudain, relâchant la cadence] Time ! Okay, relâche-toi, on fait des abdos. Allez deux cent abdos Vinnie, allons-y, tu bois pas ça, recrache-moi ça. »

Ce que, par analogie au concept de « travail émotionnel » proposé par Arlie Hochschild²⁷, on pourrait appeler le *travail corporel* consiste donc en une manipulation intense et subtilement réglée de l'organisme visant à imprimer sur le schéma corporel du boxeur un ensemble de postures, de mouvements et d'états subjectifs émotionnels et cognitifs qui font de lui un pratiquant avéré de la « douce

27 – Arlie Russell Hochschild, « Emotion Work, Feeling Rule, and Social Structure », *American Journal of Sociology*, vol. 85, n° 3, novembre 1979, p. 551-575.

science » de la cogne (comme l'appellent ses amoureux). Il s'agit d'une forme de « *travail pratique* » au sens où il « *implique l'exercice d'une intelligence qui s'affirme par la communication avec les réalités concrètes et actuelles de son cadre naturel* » et avec son objet²⁸. Et il réorganise de manière pratique la totalité du champ corporel du boxeur en privilégiant certains organes et capacités par rapport à d'autres afin de transformer non seulement le physique du boxeur mais aussi son « sens corporel », c'est-à-dire la conscience qu'il a de son organisme et, à travers ce corps transformé, du monde qui l'entoure.

De même façon qu'ils apprennent à connaître et à surveiller l'intérieur de leur propre corps, les boxeurs apprennent à jauger le corps de leur opposant par une lecture de son apparence externe. Ce dernier devient sujet d'une symptomatologie complexe qui cherche à révéler ses performances passées et à diagnostiquer son état et son potentiel du moment. Le corps de tout boxeur est une « *note de terrain* »²⁹ qui décrit sa carrière : il recèle les traces visibles de sa trajectoire pugilistique sous forme de cicatrices, d'entailles, de marques, d'ecchymoses, d'hématomes et de fractures³⁰. Ne dit-on pas d'un boxeur qui encaisse des tombereaux de coups lors d'un combat qu'il « *se fait tatouer* » ? Avant une rencontre, les boxeurs et leurs entraîneurs étudient méthodiquement le corps de leur adversaire du soir, essayant d'y détecter les indices de faiblesses à exploiter. Un ventre flacide attire sur lui des attaques immédiates ; les entailles qui ne se sont pas complètement cicatrisées et qui peuvent être rouvertes facilement sont l'objet d'une attention particulière. Pendant un match, si un des combattants se met à saigner à l'arcade sourcilière, son adversaire va chercher systématiquement à atteindre cet œil afin d'élargir la plaie dans l'espoir que l'arbitre ou le médecin de ring arrête le combat sur blessure³¹.

Tout boxeur bien formé connaît les « *points sensibles* » (« *pressure points* ») du corps qu'il doit protéger (quand il s'agit de lui-même) et atteindre (chez son adversaire) : la pointe du menton et le bout du nez, les pommettes, le dessous des tempes et l'arrière de l'oreille où sont localisés les centres névralgiques, le plexus solaire, sous le cœur, le foie et les reins. Tout bon entraîneur apprend à ses protégés l'art de « *travailler le corps* », i.e., de frapper les flancs de l'abdomen et le thorax de l'adversaire pour le fatiguer (les coups puissants au corps causent des traumatismes des organes internes qui peuvent durer plusieurs jours), lui « *enlever ses jambes* » pour le forcer à baisser sa garde et puis « *remonter* » le mettre KO par des coups aux visages, en suivant l'adage pugilistique bien connu : « *Tue le corps et la tête mourra* ». Une fois sur le ring, un boxeur doit être capable d'évaluer rapidement les atouts physiques de son adversaire. Dans les premières secondes du round initial, explique un poids welter de niveau mondial, « *j'essaie de le sentir et voir s'il peut encaisser ce que j'ai à lui donner.*

28 – Eggon Bittner, « *Technique and the Conduct of Social Life* », *Social Problems*, vol. 30, n° 3, 1973, p. 253.

29 – Jean E. Jackson, « *I am a Fieldnote : Fieldnotes as a Symbol of Professional Identity* », in Roger Sanjek (sous la direction de), *Fieldnotes. The Making of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 3-33

30 – Pour le dire autrement : « *En boxe, les fautes les plus importantes ne se retrouvent pas seulement dans les journaux et dans les registres de palmarès. Elles sont enregistrées en permanence sur ta figure* » (Sam Toperoff, *Sugar Ray Leonard and Other Noble Warriors*, New York, McGraw-Hill, 1987, p. 61).

31 – « *Les coupures, c'est des cibles* », explique le champion poids-léger Pernell « *Sweet Pea* » Whitaker. « *Quand je coupe mon adversaire, je souris, parce que ça me donne quelque chose de plus sur quoi travailler. J'attaque le corps, et quand les mains descendent pour le protéger, je vise les coupures* » (interview d'après match, *Sports Illustrated*, 75-16, 14 octobre 1991, p. 22).

En bloquant les coups, tu peux toujours savoir si le type frappe fort. » L'étape suivante consiste à établir une stratégie pour tirer plein profit des forces et des faiblesses physiques de l'adversaire.

Enfin, le corps est la ressource-clé dont disposent les boxeurs à des fins d'*impression management*³². La parade et la parure de l'organisme sont au cœur des stratégies déployées par le pugiliste pour instiller l'appréhension chez l'adversaire ou pour capter l'attention des médias et l'admiration du public. Certains boxeurs se rasent la tête (ou, à l'inverse, ne se rasent pas pendant des semaines) pour apparaître plus féroces. D'autres portent des tuniques, des shorts, des pompons ou des costumes de scène ou se font tailler les cheveux sur mesure pour communiquer des messages sans ambiguïté : « WAR » (la guerre), « TKO », « KILLER » (assassin), ou, dans un registre plus conventionnel, « *Say No To Drugs* » (dites non à la drogue). Sonny Liston était connu pour porter de grosses bottes et fourrer son peignoir de serviettes de toilette pour paraître plus costaud qu'il n'était. L'entraîneur de Mohammed Ali s'évertuait à ce que ce dernier soit entouré d'hommes de petite taille de manière à ce qu'Ali projette toujours « *l'image d'un géant* »³³. Un poids léger du nord de Chicago utilise une étrange tactique pour ébranler la détermination de son adversaire qui consiste à lui faire croire que le combat va être facile :

« J'aime juste avoir l'air de rien, j'aime porter un truc qui a l'air d'un vieux chiffon, donner l'impression que (doucement, comme s'il murmurait de satisfaction) "wow ce type c'est un nul, on va s'le faire" et le regarder d'un air pathétique alors que lui, il a l'air, tu vois lui, il se serre le menton comme s'il va tuer quelqu'un. Je le laisse faire tout ça. Sur le ring, il fait la même chose jusqu'au moment où on commence à se mettre dessus. »

« T'as beaucoup de bon combattants qui ont jamais assez de jugeote pour le sacrifice – de faire leur roadwork [course sur route agrémentée de shadow-boxing chaque matin] comme il faut, s'entraîner comme il faut, mais ils y arrivent pas quand-même. T'as plus de bons boxeurs qui n'y arrivent pas que le contraire. C'est pas qu'ils en ont pas les moyens mais parce qu'ils veulent pas sacrifier ce qu'ils mangent, ils veulent pas s'lever le matin et aller courir, ils veulent pas laisser les jeunes filles tranquilles quand c'est le moment : je m'en fous des capacités d'un boxeur (sur un ton didactique) il va pas y arriver. Ça c'est la première chose, comme je dis, la discipline : si t'as pas la discipline d'esprit et de corps, tu feras jamais un boxeur. »

Comme l'indique cette citation de l'entraîneur du Woodlawn Boys Club, la notion de « sacrifice » est au cœur du système de croyances du pugilisme professionnel³⁴. Elle fournit le principe organisateur de la routine quotidienne de ses pratiquants à l'intérieur comme à l'extérieur du gym et informe toute l'économie morale

32 – Erving Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Harmondsworth, Penguin, 1959.

33 – Dave Anderson, *In the Corner. Great Boxing Trainers Talk About their Art*, New York, Morrow, 1991, p. 66.

34 – On pourrait amasser des pages et des pages de citations de boxeurs, d'entraîneurs, et de managers, sur l'ethos du sacrifice. Goody Petronelli, le manager-entraîneur de l'ancien roi des poids-moyen « Marvellous » Marvin Hagler, l'exprime aussi bien que maints autres : « *Pour être un boxeur, il faut te donner à fond. Debout le matin pour aller courir. Pas de drogue. Pas d'alcool. Pas de sortie tard le soir. Tu rentres tôt parce qu'il te faut huit bonnes heures de sommeil. Si tu mets pas ce corps en forme, tu vas te faire sonner les cloches. Est-ce que tu veux vraiment faire toutes ces choses et te consacrer à être un boxeur ?* » (in Dave Anderson, *In the Corner*, op. cit., p. 39).



de l'univers spécifique. Le « *sacrifice* » implique tout d'abord une surveillance constante des principales fonctions physiologiques telles que l'alimentation, le sommeil et le repos, les rapports sexuels (surtout la perte du sperme et autres sécrétions organiques) qui affectent ou sont supposés affecter la fructification du capital corporel et l'état de préparation du corps du boxeur pour le combat.

La notion du sacrifice condense une vision du monde selon laquelle on doit payer avec son corps tout ce qu'on entend obtenir. « *T'as rien sans sacrifice* » exhorte un arbitre et ancien boxeur. « *Si un mec veut vraiment boxer et être un bon combattant, faut qu'il vive proprement* », ajoute un manager. Le sacrifice s'apparente à une ascèse corporelle profane, c'est-à-dire, pour paraphraser Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, la subordination méthodique et rationnelle des pulsions et désirs individuels à la poursuite de l'excellence pugilistique à travers « *un travail acharné, continu et systématique* » avec et sur son corps³⁵. Ainsi doit-on inclure sous la rubrique générale du travail corporel la gamme complète des rituels d'autodiscipline et les routines ordinaires d'oblation destinés à établir la maîtrise du corps et à réorganiser l'ensemble de la vie du combattant en fonction du besoin de garantir une performance corporelle optimale.

Puisque le corps « *ne devient force utile que s'il est à la fois corps productif et corps assujéti* »³⁶, le physique du combattant devient un véritable colonie du soi qui doit être totalement subjuguée et méthodiquement développée. « *Dévouement* », « *discipline* », « *tout sacrifier* », « *abnégation* », « *faire ce qu'il faut* » et « *rester propre* », autant d'expressions qui se réfèrent non seulement au labeur corporel dans le *gym* mais aussi aux pratiques régulées d'abstinence dans les trois domaines qui forment ce que l'on pourrait appeler la *trinité du sacrifice pugilistique*, à savoir, la nourriture, la vie sociale et le sexe. Il n'est donc pas surprenant de constater que ces trois éléments sont, par ordre décroissant, ceux qui sont le plus souvent évoqués par les boxeurs lorsqu'on leur demande quel est le plus grand sacrifice qu'ils ont eu à consentir à l'approche d'un match³⁷.

Les boxeurs combattent dans des classes de poids prédéfinies et il est dans leur intérêt de boxer à la limite supérieure de la catégorie de poids la plus basse qu'ils puissent atteindre sans une trop grande déperdition de force physique. Par exemple, un boxeur qui fait carrière chez les poids welter (de 140 à 147 livres) doit monter sur le ring en pesant exactement 147 livres ou un peu moins. S'il dépasse cette limite le matin de la rencontre, il devra perdre l'excès de kilos sur-le-champ – à la grande joie de son adversaire – ou bien déclarer forfait, annulant ainsi des semaines de préparation éreintante (à moins que son adversaire ne le laisse combattre au-dessus de la limite de sa classe de poids, ce qu'il fera souvent moyennant rémunération compensatoire). Par contre, si le boxeur ne pèse

35 – Max Weber, *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, [1905] (traduction T. Parsons), New York, Charles Scribner's Sons, 1958, p. 172.

36 – Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 31.

37 – Seulement deux des cinquante boxeurs professionnels que j'ai interviewés jugeaient que la boxe n'impliquait pas de sacrifices significatifs pour eux, pour des raisons qui sont faciles à comprendre : l'un est un mormon pratiquant et l'autre un ancien cogneur des rues qui pendant longtemps avait terrorisé son voisinage comme « *one-mang-gang* » avant de se mettre au Noble art, et qui s'est reposé sur son exceptionnelle force de frappe tout au long de sa carrière sans jamais vraiment se soumettre pleinement aux rigueurs de l'entraînement (et il en a beaucoup souffert lorsque sa carrière a décliné soudainement et prématurément).

pas assez lourd et se présente à 142 livres, il va concéder à son adversaire un avantage de poids. Du fait que le « *poids de combat* » d'un boxeur se situe de manière générale bien en deçà de son poids ordinaire (« *walking-around weight* »), il doit s'adonner à une guerre sans relâche contre la tentation gastronomique. Selon nombre de combattants, le régime alimentaire nécessaire pour rester « *en forme* » est l'aspect le plus cruel de la discipline de l'entraînement. Lorsque je lui demande quelle est le versant le plus raide de la vie du boxeur professionnel, un mi-lourd qui travaille à temps partiel comme chauffeur routier s'exclame :

« Ça c'est sûr que c'est d'manger aussi, la bouffe, d'éviter... Putain, moi j'suis d'origine italienne, faut que tu vois comment elle cuisine, ma mère. C'est pas croyable ! (jubilatoire) Je passe à la maison le dimanche et c'est genre, eux ils sont là à s'empiffrer de pâtes avec des boulettes de viande et des côtes et tout et moi faut que je mange un tout petit bol de rien de pâtes et puis faut que je me taille vite fait sinon je vais avaler de tout et ça doit être, probablement c'est ça le plus dur. »

Dans la mesure où ils le peuvent financièrement et où leur vie personnelle est suffisamment stable, les boxeurs en phase de préparation pour un combat suivent un régime alimentaire rigoureux, composé de viande maigre (poulet et dinde rôtis), de poisson, de légumes cuits à la vapeur, de fruits et de thé ou d'eau ; les plats frits, le sucre, le pain, les laitages et les boissons gazeuses (« *pop* », dont on dit qu'elles « *collent aux flancs* ») étant à éviter comme la peste. Ainsi ils peuvent passer des semaines entières à languir leurs plats préférés, un tel une pastèque, tel autre de la glace ou des *cheeseburgers*. « *C'est comme d'être une femme enceinte, tu vois, à avoir des envies de tout au mauvais moment, c'est dur !* » Manger comme il faut est si important que nombre d'entraîneurs deviennent, par la force des choses, des cuisiniers de première force et des diététiciens amateurs pour mieux superviser l'alimentation de ceux d'entre leurs poulains qui ont des perspectives de carrière ou qui disputent des championnats au niveau national et international³⁸. Suivre de tels régimes draconiens tout en exerçant une activité physique intense



Thierry Guitard, *2^{ème} Round*, Paris, Monotrash

38 – Dave Anderson, *In the Corner*, op. cit., p. 98 et 190-191.

implique une énorme souffrance psychologique, comparable à celle qu'éprouvent les culturistes dans les dernières semaines de leur préparation, lors desquelles leur entraînement est le plus dur alors même que leur taux de glycémie est tellement faible qu'ils entament les défenses naturelles de leurs corps contre la douleur ³⁹.

Dans l'idéal, un entraînement, du repos et une diète adéquats doivent permettre au combattant de perdre les kilos nécessaires de manière progressive de sorte à atteindre le poids contractuel le jour (ou à la veille) du combat. Cependant, dans de nombreux cas, les choses ne se déroulent pas ainsi et le boxeur devra s'affaîmer pendant les dernières semaines ou les jours avant le combat pour « *faire le poids* ». Il n'est pas rare qu'un combattant de 60 kilos en perde trois ou plus dans les quarante-huit heures précédant la pesée, un exploit qui s'effectue par de longs bains de vapeurs, des courses à pied ou des séances de saut à la corde dans un « *sweat suit* » (combinaison en vinyle) ou encore en faisant du *shadow-boxing* à côté d'une douche brûlante sous un épais survêtement, ou enfin en supprimant toute nourriture et en suçant des citrons pendant des jours. Une autre pratique courante consiste à « *se sécher* » (« *to dry out* ») la veille et l'avant-veille du match, c'est-à-dire de ne plus absorber aucun liquide. Rares sont les boxeurs qui n'ont pas connu l'agonie de la faim ou de l'entraînement fait avec la bouche tellement sèche qu'ils peuvent à peine y bouger leur langue. L'objet affiché du « *drying out* » est de réduire temporairement le poids du boxeur mais il fonctionne également comme technique de mortification et de purification du corps. Ainsi, certains pugilistes choisissent de se priver de toute boisson à la veille d'un combat même lorsqu'ils ne sont pas en excès de poids parce que cette pratique oblatrice fait partie de la routine qui leur permet de s'« accorder » physiquement et mentalement au ring ⁴⁰.

C'est ici qu'il convient de rappeler que le mot anglais « *diet* » (diète, régime) provient du latin *diata* qui signifie « *mode de vie* » ⁴¹. Les boxeurs ne jeûnent pas seulement d'un point de vue alimentaire mais dans tous les aspects de leur vie. Un arbitre me confie : « *T'as la vie d'un ermite* ». Un de ses collègues confirme : « *Le vrai entraînement, c'est pas à la salle, c'est en dehors de la salle.* » Le sacrifice pénètre jusqu'au cœur de la vie personnelle du boxeur de sorte qu'elle efface la frontière entre le privé et le public, la salle et la maison, le ring et la chambre, au point que toute son existence, dans ses moindres détails, se trouve soumise à l'impératif du soin et de l'accumulation du capital corporel. D'abord, l'entraînement occupe une bonne partie du milieu de la journée du boxeur si bien qu'il lui est difficile de passer du temps avec son épouse et ses enfants. Ensuite les rigueurs de la préparation exigent que le corps se repose suffisamment et régulièrement. Levé à 5 heures du matin pour faire son « *roadwork* », le combattant doit se coucher tôt et aligner huit heures de sommeil toutes les

39 – Philip Levine, « Encore “un” Amérique », *Gulliver*, n° 6, avril-juin 1991, p. 214. L'une des raisons pour lesquelles les boxeurs se retirent de la profession est qu'il ne peuvent plus supporter l'exigence de « *faire le poids* », à l'instar des lutteurs qui concourent eux aussi par catégorie de poids.

40 – Il va sans dire que le jeûne draconien et la perte de poids excessive juste avant le match sapent la force de n'importe quel boxeur. On voit trop souvent des combattants qui arrivent sur le ring déjà épuisés d'avoir « *fait le poids* ». Un boxeur à l'apparence émaciée qui ne transpire pas pendant les deux premiers rounds est un athlète qui n'a plus d'eau à perdre en raison du « *drying out* » et qui encourt des dommages physiologiques très sérieux.

41 – Bryan S. Turner, « The Government of the Body. Medical Regimens and the Rationalization of Diet », *British Journal of Sociology*, n° 33, 1982, p. 254-255

42 – Robert W. Connell, « Iron Man : The Body and Some Contradictions of Hegemonic Masculinity », in Michael A. Messner et Donald F. Sabo (sous la direction de), *Sport, Men, and the Gender Order*, Champaign, Human Kinetics Books, 1990, p. 86.

nuits s'il ne veut pas se retrouver vite épuisé par l'entraînement et la perte de poids. Cela signifie qu'il ne peut ni sortir avec des amis ni recevoir chez lui et qu'il ne peut que rarement assister à des soirées. Ce régime stipule « *un style de vie qui n'est pas très éloigné de celui d'un fauteuil* » et qui n'est pas sans rappeler celui de l'Homme de Fer (« *Iron Man* ») décrit par Connell ⁴², qui rend la vie de famille impraticable et peut être la source de troubles conjugaux :

« La vie d'un boxeur c'est pas pour une femme, point-barre, parce que c'est tellement gênant et c'est tellement exigeant et c'est pas à une femme d'être avec un mec qui parle tout l'temps de s'coucher tôt, de s'lever tôt, qui peut jamais sortir le soir et tout ça. Une femme elle a pas besoin d'un mec comme ça à épouser. C'est pas une vie normale. Tu peux dire ça comme ça : c'est pas une vie normale. » (poids super-moyen noir, 32 ans, pompier)

Certains boxeurs essaient de se blinder contre la tentation de rapports sociaux « normaux » en vivant seuls ou en se retirant de leur environnement familial durant les jours qui précèdent le combat. L'élite du corps pugilistique, ceux qui combattent au plus haut des classements internationaux pour des bourses suffisamment élevées pour justifier la dépense, passent les dernières semaines de leur préparation dans cette institution vouée à la protection intensive et au développement du capital corporel du boxeur qu'est le « *camp d'entraînement* » (« *training camp* »). L'actuel détenteur du titre poids moyen, « Terrible » Terry Norris, vit et s'entraîne dans un ranch isolé du désert californien cinq jours par semaine et ne rentre chez lui que le week-end pour voir sa femme et ses enfants. Un combattant de Chicago est allé jusqu'à emménager chez son ancien entraîneur, chez qui son manager loue une chambre pour lui :

« [Vivre seul avec mon entraîneur] ça aide beaucoup, parce que ça me garde sur le droit chemin, tu vois. De temps en temps j'ai envie de dévier, mais il me lâche pas, quoi. C'est bien, parce que t'as, il va te falloir sacrifier beaucoup pour être un boxeur et si je vais sacrifier, autant que je sacrifie carrément tout et que je reste chez mon entraîneur.



Débugant,
Pokémon Bagarreur,
Taille 0,7 m, poids 21 kg



Tygnon,
Pokémon Puncheur,
Taille 1,4 m, poids 50,2 kg



Kicklee,
Pokémon Latteur,
Taille 1,5 m, poids 49,8 kg



George Grosz,
Portrait de Max Schmeling, 1926

Question : *C'est quoi que tu dois sacrifier ?*

Réponse : *Bon, pas de femmes, pas d'alcool, quoi, pas de fêtes, tu traînes pas dans la rue. Certains types de nourriture que tu dois manger, quoi. Alors, bon, c'est – c'est un vrai sacrifice dur, tu vois, parce que tu peux pas vraiment... t'as pas de vie personnelle. T'as pas vraiment de vie personnelle, c'est ça le sacrifice, te priver de faire n'importe quoi que tu voudrais faire et de pas avoir de vie personnelle.* » (mi-moyen noir, 20 ans, soutenu par son manager)

Toutefois pour beaucoup de boxeurs professionnels, l'aspect le plus difficile voire le plus déprimant de leur métier est la règle d'abstinence de contact sexuel et de compagnie féminine. Du point de vue de l'ascète, la sexualité, comme l'alimentation, est une activité brute de l'organisme qui échappe à la régulation du désir au moyens de routines⁴³, ce qui explique que bien des entraîneurs, notamment dans les sports « de sang » ou de contact tels que le football américain⁴⁴, conseillent à leurs athlètes d'éviter toute

relation sexuelle la veille ou l'avant-veille du match. Mais, dans le cas du noble art, les entraîneurs soutiennent que leurs combattants doivent « se tenir » (« chill out ») et s'abstenir de tout rapport sexuel *plusieurs semaines avant la rencontre* (entre deux et huit selon la longueur du combat et sa dureté escomptée) afin de mieux conserver toute leur force. La plupart des boxeurs essaient de – ou prétendent – respecter la règle, mais seulement au prix d'immenses frustrations :

« Question : *Qu'est-ce que c'est qui te déplaît le plus dans l'entraînement, dans la vie du boxeur professionnel ?*

Réponse : Le sacrifice de me tenir à l'écart de ma femme, *quand je, bon, j'veux dire, (rire gêné) j'veux pas avoir l'air d'un obsédé, mais bon, t'as la trique quoi. J'suis sûr que c'est tout le monde, hein, qui finit par avoir envie, parce que bon, t'es humain quoi. Alors bon, t'as envie et c'est, man !, rien que de savoir que, bon, ta femme est couchée là à côté de toi et c'est non-non-non.* (il rit à nouveau nerveusement) *Alors t'as envie de dire "allez quoi ! Juste..." Naah !*

43 – Bryan S. Turner,
The Body and Society, op. cit.,
p. 16-18 et 163-165.

44 – Donald F. Sabo et Joe
Panequinto (sous la direction
de), *Sport, Men, and the Gender
Order*, op. cit., p. 120.

(rires) *Bon, tu sais, c'est que, j'veux dire, c'est ça le plus difficile.* » (29 ans, poids coq noir, homme à tout faire) ⁴⁵

Sur la base d'une « *physiologie profane* » ⁴⁶ qui associe à une gamme d'actes sexuels – depuis la masturbation jusqu'au coït – une série de conséquences négatives sur diverses parties et processus corporels, les entraîneurs avertissent explicitement les boxeurs du besoin de « *rester propre* » (« *keep clean* ») à ce sujet : « *Je leur dis, je dis "garde-toi de ta copine", j'essaie quoi d'en faire une blague, tu vois, je leur dis "hé ! Faut garder les mains propres !"* ». Un autre coach est plus précis encore : « *Si t'allais avec une fille et que t'as du sexe ou des rapports, le lendemain t'es genre super-content et t'auras pas ce, cette gnaque (snap) dans tes frappes, ça te rend trop relax.* » « *Ça t'affaiblit, tu piges, des jambes et tu vois le sexe, c'est, c'est des nerfs, tu vois, ça te rend faible* », renchérit un troisième. Un autre entraîneur me révèle qu'il conseille secrètement à ses meilleurs combattants d'éviter les rapports sexuels même après un match difficile de

peur qu'ils ne subissent des séquelles cérébrales causées par un effort sensuel supplémentaire au moment où leur corps a besoin de récupérer. Là encore, le corps du boxeur va le « *trahir* » s'il ne s'est pas comporté en accord avec la morale professionnelle. La plupart des entraîneurs croient qu'ils peuvent détecter une violation du code sexuel du pugiliste par des indices physiques tels le tremblement des jambes ou la manière dont le boxeur respire :

« *Ouais, en général j'peux le savoir s'il a fait l'idiot ou s'il a bu un peu ou s'il a été avec des filles, j'peux le voir pendant l'entraînement, par la façon dont son corps agit... J'lui dis, j'aime pas ça, parce que moi j'donne le meilleur de moi-même et j'veux qu'il donne le meilleur de lui-même, et ça c'est le sacrifice, et si tu veux la grosse oseille et tu veux devenir un champion, tu dois te donner.* »

Les contraintes sévères imposées sur les fonctions physiologiques et sur la vie sociale des boxeurs expliquent leur anxiété d'en finir avec le combat : « *Finis-en comme ça tu peux sortir. Tout le sacrifice, tout ce que tu fais, putain, ça te rend tendu !* »



Salla Tykkä,
American Dream, 1999

45 – Le mi-moyen de 20 ans que nous venons d'entendre expliquer pourquoi il avait décidé d'embrasser provisoirement le célibat et de vivre chez son entraîneur a ce commentaire peiné : « *Le plus gros sacrifice pour moi, je dirais que c'est les femmes. Il faut te contrôler. Bon, tu peux pas sortir et faire "ça" tout le temps, il faut que tu, bon – t'as pas beaucoup de temps à toi pour aller avec des filles et c'est ça que je hais le plus : que j'aie pas de temps pour le sexe* » (c'est moi qui souligne).

46 – Christine Durif, « Corps interne et physiologie profane », *Ethnologie Française*, vol. 22, n° 1, janvier-mars 1992, p. 71-78.

Dès le match achevé, le barrage libidinal que le boxeur et son entourage ont patiemment érigé pendant des semaines entières explose brusquement : dans un relâchement orgiaque, il sort avec ses amis, emmène sa femme dîner et danser et « *se rattrape* » au lit. Certains combattants « *se goinfrent* » (« *pig out* ») pendant des jours entiers⁴⁷ et reprennent vite une bonne partie du poids qu'ils ont perdu lors de leur préparation de match – et avec un bonus. Mon partenaire de *sparring* Ashante avait l'habitude de fêter ses victoires en engloutissant quatre kilos de glace à la noix de coco dans les deux heures suivant son match tandis qu'un autre de mes camarades de salle se ruait sur toutes les pizzas et boissons gazeuses alentour. De nombreux boxeurs ont la réputation « *d'exploser* » (« *blow up* ») entre les combats, prenant plus de vingt kilos chez les lourds, lorsque leur corps est provisoirement retiré du marché pugilistique et que l'ethos du sacrifice est temporairement suspendu.

Le gouvernement du corps est une *entreprise collective exigeant* « *un travail d'équipe* »⁴⁸ et qui suppose une surveillance constante non seulement de la part de l'entraîneur, du manager et des « *camarades d'écurie* » du boxeur, mais aussi celle de sa femme ou petite amie et de sa famille proche. Les entraîneurs font d'ailleurs régulièrement appel aux compagnes de leurs combattants pour les aider sur le front domestique, de sorte que pratiquer la boxe s'avère être un « *boulot 24 heures sur 24* »⁴⁹. Le sacrifice s'étend ainsi à l'entourage direct du boxeur et donne une responsabilité particulièrement lourde à son entraîneur et à sa compagne. Celle-ci doit prendre garde de ne pas afficher d'exigences émotionnelles ou sexuelles excessives ou déplacées ; elle doit assumer la responsabilité du fonctionnement du foyer, supporter les sautes d'humeur du boxeur et lui offrir sans cesse davantage de soutien moral alors que la tension va croissante à l'approche du combat – autrement dit, s'acquitter de la « *stroking function* » (fonction de câlinage) dévolue aux femmes dans la division sexuelle du travail traditionnelle⁵⁰. Quant aux entraîneurs, ils endossent souvent le rôle de père adoptif pour leurs poulains, consacrant des quantités démesurées de temps et d'énergie à résoudre leurs dilemmes de cœur, leurs difficultés financières et autres problèmes personnels. En sus de quoi il leur incombe de livrer les boxeurs au sommet de leur forme et au bon poids le soir du combat. Au fur et à mesure que la rencontre s'approche, eux aussi vivent sur le fil du rasoir.

Le réseau de rapports d'information et de coopération qui se tissent entre l'entraîneur, le manager, les camarades de salle, les amis et l'épouse forme un *dispositif quasi-panoptique* qui, dans l'idéal, soumet le boxeur à une supervision de tous les instants à même de permettre une accumulation maximale du capital corporel avant le combat. L'une des raisons qui font que les boxeurs sont capables de supporter cet esprit spartiate et même de le faire leur est l'affinité élective qu'ils entretiennent avec leur condition sociale d'origine :

47 – Alan M. Klein rapporte des pratiques similaires de « *goinfries institutionnalisées* » (*institutional gorging*) chez les professionnels du culturisme en Californie du Sud. (« *Pumping Irony : Crisis and Contradiction in Bodybuilding* », *Sociology of Sport Journal*, vol. 3, n° 2, juin 1986, p. 124).

48 – Erving Goffman, *The Presentation of Self*, *op. cit.*, p. 85-102.

49 – Je l'ai découvert lorsque j'ai commencé la compétition et que je me suis retrouvé comme aspiré par le *gym* et pris dans ses longues tentacules, incapable de faire aucun travail intellectuel autre que de prendre chaque jour mes notes de terrain – et même cela avec des difficultés considérables (Loïc Wacquant, « *“Busy Louie” aux Golden Gloves* », *op. cit.*, p. 12-33).

50 – Loïc Wacquant, « *Manufacturing Men : Boxers, Women, and Sex in a Ghetto Gym* », *Communication au Annual meetings of the American Sociological Association*, Pittsburgh, 22 août 1992.

pour la plupart des combattants, le déni de soi est inscrit dans la trame de la vie quotidienne depuis l'enfance. La boxe se contente de donner une expression systématique, codifiée et (pour certains) profitable à une expérience familière de privation ancrée dans la domination de classe et l'exclusion raciale ⁵¹.

Ensemble, ces trois règles d'abstinence – le jeûne, le célibat, la privation des distractions et plaisirs mondains – convergent pour opérer une « civilisation » spécifique du corps (pour parler comme Norbert Elias) visant à réserver les ressources somatiques pour le ring. En sus des contraintes qu'il impose au quotidien, le sacrifice englobe la discipline et la corvée de l'entraînement lui-même, le « manège et l'usure de venir au gym » tous les jours comme l'exprime laconiquement un poids lourd blanc ⁵². Se lever avant l'aube six jours par semaine, faire sa course à pied (entre cinq et dix kilomètres en alternant jogging, *shadow-boxing* et sprint), pointer à la salle tous les après-midis pour y répéter indéfiniment le même entraînement s'avère éprouvant à la longue – notamment quand il faut jongler en même temps avec ses obligations familiales et les contraintes d'un emploi à temps partiel ou à plein temps, comme c'est le cas de la plupart des boxeurs professionnels ⁵³. « La partie la plus dure c'est ici, dans le gym, *aller au combat c'est la partie la plus facile, tout ce que t'as à faire c'est de passer ton examen et d'avoir une bonne note* » (poids moyen noir, 30 ans, financé par son manager). On comprend mieux l'enthousiasme des combattants pour la bataille entre les cordes lorsqu'on tient compte des rigueurs quotidiennes qu'ils doivent supporter pendant des semaines en vue du combat. « *T'es en prison quand tu t'entraînes, c'est comme faire de la taule, tu vois.* » Le soir où ils montent dans le carré de lumière est, sous cet angle, une véritable libération d'un emprisonnement consenti.

Loïc Wacquant

51 – Comme l'explique Floyd Patterson : « *Que la boxe soit un sport ou non, je voulais en faire un sport parce que c'était un truc où je pouvais réussir. Et ça demandait quoi ? Le sacrifice. C'est tout. Pour quiconque vient du quartier de Bedford-Stuyvesant à Brooklyn, le sacrifice ça vient facilement. Et donc j'ai continué à combattre et un jour je suis devenu le champion du monde poids lourd... Et vous vous demandez comment je peux sacrifier, comment je peux me priver autant. Vous ne vous rendez simplement pas compte d'où je viens. Vous ne comprenez pas où j'étais quand tout a commencé pour moi.* »

(cité in Gay Talese, *Fame and Obscurity*, New York, Dell Publishing, 1986, p. 118).

52 – Loïc Wacquant, « The Social Logic of Boxing in Black Chicago », *art. cit.*

53 – Seuls 18 % des boxeurs du grand Chicago sont soutenus financièrement par leur manager (ou par leurs seuls gains entre les cordes). La moitié travaillent à plein temps et 12 % exercent un emploi à temps partiel ; le reste vivent de leurs revenus de l'économie de rapine de la rue.



Illustration de Robert Lemerrier, pour le roman de Paul Morand, *Champion du monde*, 1932



Ali Mahdavi, *G. Kim*, 1998